

CALAIS LA SOCIALE

LE RÉSULTAT D'UN COMBAT

Entretien avec Francis Peduzzi

(Directeur du Channel, scène nationale de Calais de 1991 à 2024)

Entretien réalisé par Jérémy Ollivier
Transcription et mise en page : Pierre Muys
Relecture : Sandre Moreau

- I -

Trouver un lieu

Jérémy Ollivier

Bonjour Francis Peduzzi.

On a la chance de vous avoir parmi nous pour un entretien. On aimerait vraiment prendre le temps de penser à la manière dont s'est construit le Channel, qui est un lieu repère dans la ville. Quand vous arrivez en janvier 1991 à Calais pour diriger le Centre de Développement Culturel, vous êtes dans une ville qui n'est pas la vôtre et dans une structure qui est encore fragile. Il n'y a pas de lieu à habiter.

Si vous repensez à ce moment-là, qu'est-ce que vous aviez en tête et qu'est-ce que vous veniez finalement chercher à Calais ?

Francis Peduzzi

L'enjeu - et un peu la mission qui m'avait été assignée par l'État - était de doter la scène nationale, qui n'en n'était pas encore une, d'un lieu. Toute ma stratégie a consisté à créer les conditions pour que le Channel puisse avoir ce lieu. A l'époque, c'était le théâtre municipal qui était pour tout le monde la destinée du Channel.

Mais j'ai rapidement compris qu'il y avait un tel affectif autour du théâtre municipal... C'était le lieu de tous les Calaisiens. Quand je suis arrivé, on m'a dit : "Vous, vous êtes une association étrangère...".

A partir de là, j'ai commencé à réfléchir autrement. Il y a une chose que j'ai définie immédiatement, c'est une stratégie pour avoir un lieu. La mienne n'a pas été de dire : "Voilà, nous sommes une structure nationale, tout nous est dû". Mais ce que j'ai proposé au président du Channel, qui s'appelle Gilles Taveau et qui m'a accompagné jusqu'à la fin, c'est de faire en sorte que la demande d'un lieu pour le Channel repose sur un assentiment profond de la population et que, d'une certaine manière, la dotation d'un lieu fasse évidence.

Et je dois dire que c'est ce qui s'est produit. Car qui a déclenché l'obtention d'un lieu pour le Channel, au-delà de notre demande ? C'est le maire de l'époque, qui s'appelait Jacky Hénin. Jacky Hénin a été nommé maire [suite à la démission de Jean-Jacques Barthe] avant d'être élu par la population en 2000.

C'était contemporain du moment où l'Epopée de Calais était en finale de la Coupe de France de football. Il avait commandé un sondage. A ce moment-là, toute la ville se déplaçait pour aller voir les matchs à Lens. Et de mémoire, 82 % des Calaisiens demandaient un stade de foot. Mais 78 % demandaient aussi un lieu pour le Channel ! Dans sa tête, je pense que ça a été extrêmement déterminant.

Ce qui a été déterminant également, c'est que nous lui avons demandé un rendez-vous. Ma relation avec Jacky Hénin était, on va dire, polie ; mais il y n'avait pas véritablement d'accointances profondes et on a mis beaucoup de temps à obtenir ce rendez-vous. Et je le sentais vraiment sur la défensive lors de ce rendez-vous qu'on a fait en mairie avec lui et le président du Channel. Et puis, il s'est passé une demi-heure... On a parlé et il a vu qu'on parlait français à peu près normalement, qu'on était tout-à-fait compréhensibles. Je l'ai invité fin août à venir visiter une salle qu'on avait faite dans les abattoirs, qui s'appelait *Le Passager* - et qui, bien qu'elle lui ressemble, n'est pas la même salle que l'actuelle salle *Passager*. Il avait accepté.

Il est venu et je lui ai fait visiter cette salle. Donc j'ai un rituel. Je faisais toujours passer par les loges et ensuite on entrait dans la salle, puis ensuite on passait au bar (l'inverse du parcours du spectateur qui de toute façon n'allait jamais dans les loges). Et vraiment, je crois que c'est la personne la plus émue que j'ai vue pour la visite de ce lieu. Il allait d'émerveillement en émerveillement. Je crois que le mot n'est pas trop fort. Moi, je n'avais aucun autre enjeu dans cette visite que de lui présenter une salle qui avait été inaugurée huit mois plus tôt, en janvier 2000. C'était le nouveau et il y avait cette nouvelle scène dans la ville. Je trouvais important qu'il en ait connaissance, qu'il la visualise. On s'assoit et avant qu'il parle, je lui dis une chose très simple : *"Je préfère être clair avec vous - je le vouvoyais encore à l'époque -, quand vous avez été désigné maire, j'ai pensé que c'était la plus mauvaise chose qui soit pour cette ville. Mais là, je me retrouve face à un maire de Calais et c'est la première fois que je sens chez un maire de Calais une quelconque envie"*. Et donc il me regarde et il me dit : *"Écoute - lui m'a tutoyé immédiatement par contre (sourire) - j'ai été pendant des années le garde du corps, au sens propre comme au sens figuré, de Jean-Jacques Barthe. Et maintenant, c'est moi le maire. Et ça change"*. Voilà. Et immédiatement : *"Bon, voilà, j'ai compris. Je te file tous les abattoirs, tu me fais un projet. Il y a juste une chose que je te demande, c'est de me laisser la galerie de l'ancienne Poste puisque je veux en faire des logements étudiants"*.

Jacky Hénin a été totalement acteur de cette transformation. Il m'a laissé une totale initiative. Il m'a fait une totale confiance. Lui et son équipe. Le conseil municipal m'a même désigné comme chef de projet de l'opération. Et pour moi, c'était vraiment une période presque idyllique, c'était passionnant. Donc, il m'a demandé d'écrire un projet de transformation du lieu avec les ressorts de ce que devait être ce lieu. Je l'ai présenté moins d'un an plus tard, le 3 juillet 2001. C'était lui

qui présidait la séance devant tout le monde. Il fait une introduction... Et je crois qu'il n'y avait possibilité pour personne de faire marche arrière, de ne pas acquiescer.

La Ville a payé 23 % du coût, qui était un coût au mètre carré inférieur au coût du logement social. Ça n'a pas empêché Natacha Bouchart, quand elle est arrivée, de dire que c'était exorbitant... Le coût global était donc moins cher que le prix au mètre carré du logement social. Et sur ce prix moins cher que le logement social, La Ville n'a payé que 23 %. Pour le reste, je me suis débrouillé avec les fonds européens. Charge au Département (avec l'aide de Jacky), à l'Etat et la Région de trouver le complément de subventionnement de cet endroit.

- II -

Pas un théâtre de plus

Jérémy Ollivier

Il y avait l'idée autour de cette première visite d'initier un projet de lieu, de montrer ce que ça pourrait être. Pourquoi c'était important d'avoir un vrai lieu, en dur, de faire vivre quelque chose dans la durée à partir de l'architecture ?

On a une vision de la culture, comme s'il s'agissait d'ajouter des lieux, d'en avoir plein, d'avoir plein de consommations possibles. Est-ce que ce lieu qui restait à créer allait exister contre d'autres dynamiques ?

Francis Peduzzi

Je ne suis pas sûr qu'il s'inscrivait dans mon esprit "contre". Mais il s'inscrivait "à côté", "en plus", et il s'inscrivait sur d'autres attendus. Quand j'avais rédigé le projet, la question qui était à l'œuvre était : "qu'est ce qu'un lieu culturel aujourd'hui au XXI^e siècle ?" Et la première réponse que j'avais donnée, c'était une réponse sous une forme négative : "Ça ne sera pas un théâtre de plus". Je ne voulais pas. Et la deuxième réponse, cette fois-ci affirmative : faire un lieu de vie qui s'adresse à toute la population. Évidemment, il y avait aussi d'autres réflexions derrière. Comme celle de casser la violence symbolique qui est celle d'un théâtre habituel. C'était de développer un projet qui soit à l'image de ce que nous étions. Parce que, quand même, je reviens sur ces 78 % de calaisiens favorables à un lieu pour le Channel. Pourquoi il y avait ces 78 % ? C'est parce qu'il y a eu un événement majeur qui était une coïncidence historique, géographique. C'est qu'on était à huit kilomètres d'un tunnel dont nous avons proposé en 1993 l'inauguration.

A cette époque, il y a eu deux propositions. Je m’amuse toujours avec cet exemple. Il y avait une proposition de droite : faire un concert de Jean-Michel Jarre, et une proposition de gauche : la reconstitution des Beatles. Mais je crois que Lennon était déjà mort à ce moment-là.

Et donc nous, quand on est arrivé, on a bénéficié à ce moment-là d'une écoute vraiment majeure de quelqu'un qui s'appelle Marie-Christine Blandin, qui venait d'arriver avec son équipe à la présidence de la région Nord-Pas-de-Calais. On a tout de suite eu des accointances, des affinités de pensée sur le rôle que pouvait être celui de la culture.

Et donc, on avait présenté un projet qui était celui d'associer la population à cette inauguration. Et il y a eu dix jours en 1994 qui ont été une déflagration absolue dans la ville. Mais vraiment ! Il y avait évidemment le géant du *Royal de Luxe* qui était une apparition inédite, inouïe, qui défiait franchement l'imagination.

Mais il y avait aussi le tunnel d'*Ilotopie* qui faisait 135 mètres de long, entre *La Voix du nord* et le théâtre, qui allait presque jusqu'à La Poste.

C'était un certain nombre de propositions comme ça, majeures, qui s'adressaient à tout le monde. Je me souviens aussi d'une proposition avec une compagnie régionale qui s'appelle *Le Théâtre de La Licorne* et qui s'appelait à l'époque *Le Bateau d'ombre*. Donc, ça partait de la citadelle. C'était un bateau un peu fantasmagorique, avec des projections, c'était une épopée... Quand on travaillait sur ce projet, on s'attendait à 200 personnes chaque soir et, je me souviens, on bénéficiait de températures extrêmement printanières. Et j'arrive, je n'ai aucune visibilité ni idée du monde qu'il allait y avoir. Je débouche derrière la gare et tout d'un coup, je vois le pont noir de monde ! il y avait à peu près 2000 personnes qui attendaient et c'était ça chaque soir ! On n'avait pas mis de barrières. Les gens avaient 1m50 pour circuler le long du canal et jamais personne n'est tombé à l'eau - de toute façon, il y avait évidemment les sauveteurs qui étaient là au cas où. Mais c'était une ambiance absolument familiale, tout-à-fait tranquille. Je crois que ces événements ont marqué la ville. Moi, quand je suis arrivé, je n'avais pas du tout l'intention de faire des événements dans la rue. C'est aussi le dialogue qui s'installe à travers les propositions qu'on peut faire, les opportunités - et cette inauguration était une opportunité - qui a contribué à écrire le projet du Channel, et donc ça a donné une manifestation tous les deux ans qui s'est appelée *Jours de fête*. Et puis à un moment, elle s'est appelée *Rêve générale* (c'était beaucoup mieux que *Jours de fête* d'ailleurs !) Et puis, la municipalité nous a commandé un événement pour le passage à l'an 2000. Et moi, j'avais déjà en tête d'inscrire un autre événement, mais sur d'autres attendus. *Jours de fête* capillarisait la ville, c'est-à-dire que ça invitait les gens à venir dans des endroits qui avaient une charge, une dimension poétique. "*Pour être un bon citoyen, il faut aussi aimer sa ville*". Ca partait de cette idée un peu basique, un peu pauvre peut-être même, mais ça partait de là. J'avais envie d'imaginer une autre manifestation dont les attendus auraient été un peu inverses, avec un point fixe du matin au soir, ce qui commençait déjà à exister avec *Jours de fête*, et on a créé *Feux d'hiver* à ce moment-là.

Les derniers *Feux d'hiver* [2017, 2019] c'était 40 000-50 000 personnes sur cinq jours. Là, pour la première, je me souviens, c'était du 27 au 31 décembre 1999. Le 17 décembre, on avait exactement 23 réservations. Et je me souviens avoir dit à la secrétaire : "*Babet, qu'est-ce qu'il faut faire pour intéresser les gens dans cette ville ?*" J'avais un peu la réponse avec *Jours de fête*... C'était pas du tout aux abattoirs, c'était sur le parking Charost, à l'endroit où se trouve

maintenant *Cœur de vie* [le centre commercial du centre-ville]. C'était aussi comme un discours politique, c'est-à-dire que ça plaidait mais ça ne revendiquait rien, c'était posé là comme ça, je l'avais même pas écrit, mais pour moi, ça plaidait pour qu'il y ait des espaces dans la ville, des espaces de respiration et pas des lieux de consommation. Et donc, on avait à cet endroit une grande place. On avait installé des chapiteaux, on avait fait une programmation. Le premier *Feux d'hiver*, c'était très léger. Ensuite, Jacky Hénin, encore lui, a tranché - parce que son adjoint au tourisme était absolument opposé - pour que les *Feux d'hiver* devienne pérenne, tous les deux ans, en quinconce avec *Jours de fête*. Voilà comment ça s'est fait.

Pour expliquer l'inauguration du lieu qu'on connaît, qui a eu lieu le 1^{er} décembre 2007, je peux raconter aussi autre chose : En 2005-2006, j'avais discuté avec Jean-Luc Courcoult, le metteur en scène et directeur de *Royal de Luxe*. Je lui avais dit qu'on ne pouvait pas expliquer *Le Channel* sans *Royal de luxe*, enfin je veux dire cette transformation du lieu et la place du *Channel* dans la ville sans *Royal de Luxe*. Je pensais que c'était bien que ce soit le géant qui inaugure le lieu. Sauf que dans ce lieu, on peut mettre cinq, six mille personnes et on sortait d'un spectacle avec le *Royal de Luxe* où on avait fait avec l'éléphant 160 000 personnes. Sans toute la pub des dragons et tout ça ! Donc [en parlant de l'actuel mairie et du spectacle avec le varan en novembre 2025] ils ne font pas mieux (rires) !

- III -

Habiter les abattoirs

Jérémy Ollivier

Donc là, vous êtes revenu sur des propositions qui sont un peu des utopies dans la ville, qui font voir la ville autrement et qui font vivre aussi d'autres choses. Et moi, la première fois que je suis venu au *Channel*, je ne vivais pas encore à Calais, je vivais à Montreuil-sur-Mer. J'étais incroyablement surpris par l'attachement hyper puissant d'une population avec ce théâtre-là. Et j'aimerais revenir un peu sur les abattoirs. Comment on fait pour imaginer un lieu qui ne soit pas en fait un lieu de consommation, qui ne soit pas un lieu où on vient juste voir une heure une pièce de théâtre, une proposition et après on s'en va, mais qui soit un lieu où les gens aiment rester - et je pense par exemple aux lycéens et lycéennes qui restent, qui traînent aussi. Comment on fait pour construire une sorte d'utopie quotidienne ? Parce que ça, c'est difficile, quand même.

Francis Peduzzi

D'abord, pourquoi les abattoirs. Les abattoirs, c'était l'opportunité qui était la nôtre. Quand on a préparé les manifestations d'inauguration du tunnel en 1994, il nous fallait un lieu de répétition, des lieux de construction, des bureaux de production... J'ai pris un risque énorme quand j'ai proposé ces manifestations. D'abord, parce que *Le Channel* a investi énormément dans la préparation, dans la réflexion, embauché des gens sans savoir si on allait pouvoir le faire ou pas. Et moi, j'ai un ami qui travaillait au ministère, qui était venu en visite comme ça en été et qui avait sa casquette du ministère et qui m'a dit : "*Je te préviens, si tu te plantes, c'est fini !*" Aujourd'hui tout le monde dit "*Oui, le Royal de Luxe, les géants, tout ça...*" Mais, à l'époque, je me souviens d'une réunion de présentation à la mairie avec 80 personnes, la Chambre de commerce, des élus et des techniciens de La Ville et de la Chambre de Commerce. Sur les 80

personnes, il y en avait trois qui connaissaient *Royal de Luxe*, dont deux du *Channel*, j'exagère à peine, c'était ça... Donc présenter aujourd'hui les choses comme une évidence qu'elles devaient marcher... Vraiment, c'était pas ça. Je m'étais mis en risque total professionnellement, sur cette histoire.

C'était donc des abattoirs qui venaient d'être fermés et qui répondaient un peu aux critères d'espaces recherchés. Espace extérieur, espace intérieur, pour pouvoir installer des ateliers. On avait créé une formation de couturier, une formation en décors sur un an pour une vingtaine de personnes. Bref, il y a eu une effervescence.... C'est ce qui explique aussi en partie le succès. Ce n'est pas arrivé comme ça. Quand je dis "*on voulait associer la population*", on a vraiment associé la population. Après, comment on le fait... Déjà, parce qu'on le veut.

Je vais évidemment beaucoup dans les théâtres et j'expliquais toujours que quand j'arrivais dans un théâtre, au bout de dix minutes, j'avais compris ce qu'était le théâtre et j'avais compris que les gens ne voulaient pas voir dans ces théâtres. J'ai un peu lu Bourdieu..., j'ai un peu lu tout ça... et donc je me suis attaché à concevoir un lieu qui avait absolument cette intention-là, à mener une politique qui permettait ça. C'est pas un hasard. Évidemment, il y a un jeu de mots, c'est drôle et tout - enfin c'est drôle... Je trouve ça un peu drôle - Mais "*Entrez libre*" avec un "z" [Écrit à l'entrée du *Channel*], ce n'est pas un hasard, c'était une volonté profonde. La politique tarifaire d'ailleurs - c'est pas un hasard si Natacha Bouchart a attaqué en premier la politique tarifaire - était vraiment la tête de proue aussi de cette intention. Quand je repense aux polémiques qu'elle nous a faites là-dessus... C'est odieux, quoi, avec des arguments à deux balles. Et d'ailleurs, ils en ont convenu... Je sais que c'est compliqué d'imaginer une autre offre politique tarifaire parce que celle-là était tellement simple, accessible, que pour faire mieux, la dépasser et pour que ça ne soit pas interprété comme un pas en arrière et un signe de ségrégation sociale, c'est quand même extrêmement difficile.

Je ne vais pas revenir là-dessus, mais en tout cas, on a donné tout, tout, tous les signes. Et puis on a eu - parce que j'ai quand même été le chercher -, on a eu un architecte qui s'appelle Patrick Bouchain, qui avait engagé lui aussi dans son travail d'architecte une réflexion sur ce qu'est un lieu culturel. Donc, c'est une architecture qui n'est pas dans l'ostentatoire. C'est une architecture qui est au service d'un projet, au service de ses usagers, qui est conçue avec les usagers, ceux qui vont utiliser le lieu. Et c'est une architecture qui offre une grande liberté d'utilisation. Ça, c'était notre souhait. Et c'est aussi une architecture qui a une dimension politique. Politique et poétique.

Je ne sais pas pourquoi, mais le nombre de gens qui m'ont dit: "Ah là là, quand on rentre ici, on a l'impression d'être ailleurs". Bon, tout ça c'est des trucs... Vous pouvez l'écrire..., mais s'il n'y a pas... Il y a eu une alchimie. Et d'ailleurs, moi même, j'ai été extrêmement surpris de l'accueil qu'il y a eu sur ce lieu.

D'ailleurs, petite anecdote : Pourquoi *Liberté de séjour né ? Liberté de séjour né*, à un moment extrêmement précis, c'était l'idée qu'une équipe artistique s'inscrive dans le lieu pendant trois semaines, une équipe artistique à qui on donne les clés et qui fait sa programmation, son histoire à l'intérieur et qui fait vivre le lieu de la manière dont elle a envie de le faire vivre et qui l'habite avec son univers. Et je me souviens très bien. Je faisais visiter ce lieu en amont, pendant les travaux, et plus j'avançais dans la visite, plus je me disais... Nous, il faut s'imaginer, on avait une salle de 220 places. Je ne veux pas dire que c'était vide, c'était pas du tout le cas. Mais ça débordait pas non plus. Il y avait des fréquentations très très honnêtes et là, on passait

à potentiellement 2000 dans la grande halle, en configuration gradins à 500, 300 dans le *Passager*, 250 dans le cirque, les pavillons 120 personnes chacun... On passait dans une dimension tout autre et j'étais là... J'avais dans la visite et je me disais : "*Mais comment on va faire pour faire vivre tout ça ? C'est un peu impossible...*" Et donc je me dis "*bon, une partie du bébé, on va la filer à quelqu'un d'autre...*" Une programmation, c'est aussi un univers personnel, quoi. Et c'était aussi l'idée de décaler cet univers personnel en offrant une ouverture pour les spectateurs, et puis une respiration dans la programmation qui ne soit pas à l'unisson de celle qu'on fait d'habitude.

J'y suis allé samedi et c'est marrant, je me suis remémoré un moment. Je ne sais plus en quelle année c'était... Peu importe. Après un spectacle, je suis parti vers 22-23 heures, il faisait nuit... Le lieu était tout éclairé et à la personne qui m'accompagnait je dis : "*Qu'est-ce qu'il est beau ce lieu...*" J'ai adoré ce moment-là, après les spectacles, le soir où les gens restent au bar... parce que tous les spectateurs du Channel trouvent ça normal, mais dans combien de théâtres les gens restent après ? Il y en a pratiquement pas, pratiquement pas. A chaque fois, les artistes nous disaient "*Mais c'est incroyable...*". Et ça, j'en ai pris rapidement conscience. Et, je veux dire, je l'ai goûté ce moment. C'était ça ma satisfaction personnelle. C'était cette ambiance après les spectacles, c'était la magie du lieu, c'était ça. Alors je parle de l'architecture, de la conception initiale, du concept...

Ensuite, il y a la phase de conception architecturale, il y a la réalisation, mais ça, ça ne suffit pas non plus. Il faut l'habiter et l'habiter en permanence. C'est-à-dire avoir un œil permanent sur ce qui se passe, le corriger tout le temps. Parce que les problèmes reviennent en cycle. C'est toujours les mêmes questions auxquelles on est confronté et donc il faut une vigilance de chaque instant. Je pense que ce lieu a une âme. Oui, il a une âme. Il a une âme, à condition que les gens qui l'ont en charge aient une âme et comprennent comment doit fonctionner ce lieu.

- IV -

***Faire culture
avec une population***

Jérémy Ollivier

C'est important de se demander qu'est-ce que c'est que construire un lieu. On a une vision aussi de la culture qui pourrait être hors-sol, qui planerait et serait finalement dédiée à un public qui ne serait pas vraiment le public du territoire, alors que ce lieu - c'était dans le projet : "avec, sur et pour un territoire".

Quel dialogue on entretient avec le territoire de Calais, avec ses histoires de travail, de quartier, d'exil ? Et qu'est ce que c'est finalement faire un théâtre populaire dans ce territoire-là ?

Francis Peduzzi

J'ai effectivement écrit ça. Je reprenais l'expression d'un sociologue de la culture, qui s'appelle Michel Simonot, que je connais très bien. Mais aujourd'hui, je n'écrirai pas ça comme ça. Au mot "territoire" je substituerai le mot "population". Et ça, c'était déjà présent. Je dis toujours "*je ne travaille pas pour des publics, je travaille pour une population*", et ce déplacement-là, il change tout.

Si vous travaillez pour des publics ou un public, vous êtes à l'endroit des attentes immédiates de ce type de public. Ce que Jacques Livchine appelait "le public MAIF-CAMIF", qui lit *Télérama*, peut-être *Le Monde*. Et moi, j'ai jamais voulu être à cet endroit-là, c'est-à-dire que j'habitais déjà ici et la nounou de mes enfants habitait trois maisons plus loin et j'expliquais toujours - j'étais souvent invité dans des colloques à Avignon, etc. -, j'expliquais que mon projet,

c'était que la nounou de mes enfants, qui n'a aucune raison d'aller au théâtre - rien dans sa vie ne la prédestine à aller au théâtre - soit concernée par le travail qui est le mien. Et une des réponses était *Jours de fête* et j'ai eu la satisfaction, 20 ans plus tard, de la voir non pas au théâtre ou *Channel*, mais de la voir venir au restaurant du *Channel* à midi. Elle venait souvent y manger.

Jérémy Ollivier

Je comprends bien l'idée du théâtre populaire, et que c'est un lieu essentiel dès qu'on pense à une population et pas simplement à des publics cibles, comme dans le marketing. Mais qu'est-ce que c'est de faire un théâtre populaire à *Calais* ? Des histoires calaisiennes sont-elles entrées en interaction avec ce lieu ?

Francis Peduzzi

Comme ça, spontanément, il n'y a rien qui me vient, sinon que nous, on a toujours essayé de comprendre ce qu'était cette population, de ne pas nous inscrire dans une vision arrêtée de ce qu'est une programmation, de ce qu'est un bon spectacle, de ce qu'il faut programmer. Les programmations sont aussi faites pour la carrière de leur directeur, pour être bien vu du ministère, pour mener des stratégies avec la presse... Mais moi, j'ai toujours été totalement étranger à ça. Ça ne veut pas dire que je n'avais pas d'ambition, mais en tout cas, je ne la plaçais pas du tout à cet endroit-là. Je n'étais pas non plus pour autant - et ça ne vient pas de moi - dans un dialectique de l'offre et de la demande, mais dans une dialectique de l'offre et de la réponse. On faisait des choses, on regardait comment ça répondait, on regardait si on faisait fausse route ou pas. Et on a fait quelquefois fausse route. Je peux en parler, je n'ai pas de gêne pour ça. On a essayé de bâtir une manifestation en lien avec *La Librairie* où, en gros, l'idée, l'intention, c'était d'amener à la lecture, à la littérature des gens qui y sont totalement étrangers. La manifestation s'appelait *Entre les lignes*. Donc, on avait imaginé plein de choses, plein de déclinaisons, des rencontres, des lectures sur un week-end. Avec une grammaire et un vocabulaire assez proche de *Jours de fêtes* ou de *Feux d'hiver*. Et on s'est planté lamentablement. C'était très bien, il y avait un beau succès d'estime, mais il n'y avait pas un mec dans le public qui n'était pas déjà lecteur de la librairie. Et puis c'était la même chose pour *La Saveur de l'autre*. On a essayé de poser la question des migrations, y compris des migrations des plantes, afin d'essayer d'ouvrir un peu les horizons et les têtes là-dessus sans jamais vouloir donner de leçon à quiconque, parce que je pense que ce n'est pas une question facile. On peut avoir des points de vue radicalement différents que celui de mettre des roches partout dans la ville, mais ce n'est pas une question facile pour autant. Avec *La saveur de l'autre* on avait fait deux éditions, je crois, avec de beaux succès publics. La première a fait venir Lilian Thuram et on avait rempli la Grande Halle avec une conférence qui a été très, très bien. Il avait fait venir un migrant qu'il avait rencontré l'après-midi sur le camp. Cette visite était quand même en plus incroyable. Tout le monde le connaissait [sur le campement], mais tout le monde le connaissait ! Il y avait peut-être 2000 mecs là-bas et tout le monde connaissait Lilian Thuram et il le dit "*Ben ouais, moi, j'ai été dans leur salon toutes les*

semaines pendant des années” !

On a arrêté *La saveur de l'autre* parce qu'on voyait qu'on n'atteignait pas l'objectif. Pourtant, c'était une belle manifestation, extrêmement pensée. La deuxième édition, c'est essentiellement Léna [Pasqualini, directrice adjointe] qui l'avait imaginée. Ce qu'elle avait fait, c'était vraiment formidable, si je reste critique théâtrale ou critique de lieu artistique. Mais nous, par rapport à l'objectif qui était le nôtre au *Channel*, on savait qu'on n'était pas au bon endroit. Tout ça, c'est un travail de réflexion permanente. Je me souviens très bien des réunions qu'on faisait, on se réunissait régulièrement chaque semaine, et évidemment après des grands événements. On en faisait l'analyse et des fois je me disais : *“les gens, s'ils nous écoutaient parler, ils hallucineraient !”* C'est pas pour nous vanter que je dis ça mais, tandis que les réactions du public étaient quand même très souvent dithyrambiques et qu'on avait des échos de presse formidables, que tout le monde était content, nous on faisait un bilan de la manifestation... Mais on se détruisait quoi ! (sourire) *“ça c'était pas bien... ça, c'était pas bien...”* C'était juste poser des exigences pour faire mieux la fois suivante et pas être dans une posture du fait accompli : *“On est des cultureux, on a fait ça...”*.

Je pense que cette exigence-là, du rapport critique, du retour critique sur ce qu'on fait, est absolument essentielle dans ce métier. Si on passe à côté de ça, on passe à côté et on ne peut pas sérieusement avancer. On reste toujours dans la reproduction de soi-même et on ne se donne pas les moyens d'être justement dans ce que je racontais tout à l'heure, dans cette dialectique de l'offre et de la réponse.

- V -

Contre la logique d'attractivité

Jérémy Ollivier

Et cette exigence de réponse par rapport à l'offre, qui va un peu contre la logique de l'offre et de la demande, me fait penser aujourd'hui à ce discours sur l'attractivité. En quoi une politique culturelle se distingue d'une politique d'attractivité ? Comment faire pour lutter contre la vision gestionnaire de la culture qui est quand même très forte par-ici ?

Francis Peduzzi

C'est un mot extrêmement important "*Attractivité*". Depuis que Natacha Bouchart est maire, il n'y a plus d'adjoint à la culture, c'est un adjoint à l'attractivité qui prend en charge la culture. C'est-à-dire qu'il y a une vision utilitariste de la culture. Même chose à la Région... C'est une vision que moi, je ne partage absolument pas. Pour moi, la culture et le travail qui est le nôtre, ont une dimension émancipatrice. Sans vouloir employer des grands mots... Mais ça forme le citoyen, ça ouvre l'esprit, ça ouvre les imaginaires, ça ouvre des possibles. Nous, quand on faisait *Jours de fête* à Calais, je savais qu'on mobilisait des dizaines de milliers de personnes, mais c'était pas dans le but qu'il y ait plus de gens dans les restaurants de Calais. Après, s'il y en a, c'est très bien, c'est un effet induit. D'ailleurs, on a fait une chose, je crois que c'était en 2015, qui était *Zingaro*. On a présenté *Zingaro* pendant 21 représentations l'été. Ça aussi, c'était une gageure. Ça voulait dire 21 000 spectateurs. Dans les attendus de demande de subvention pour cet événement-là, j'avais expliqué que les gens allaient venir d'Angleterre, de Lille, etc. Mais quand on a analysé les cartes bleues - c'était le seul moyen, j'ai jamais vraiment

fait l'inquisiteur avec le public - qui est un bon indicateur du lieu d'habitation, j'ai plus le chiffre exact en tête, mais environ 85 % des gens venaient de dix kilomètres à la ronde. Donc cette histoire d'attractivité, c'est du pipeau total.

La première intervention de Natacha Bouchart au conseil d'administration du *Channel*, après qu'elle est élue, c'était de venir car elle ne voulait pas qu'on ouvre un resto. Parce que, pour elle, les restos, c'était au centre ville. Un mois après, elle signait pour *Burger King*. Et elle a dit : "*Vous, vous êtes là pour remplir les restaurants et les hôtels de Calais*".

Moi le travail qui a été le mien, il n'était pas du tout, mais alors pas du tout à cet endroit-là. Après, qu'il y ait des gens qui viennent de l'extérieur, c'est formidable. Mais c'est marrant, je reviens sur les tarifs. C'était un prétexte pour nous attaquer. J'en ai bien conscience, je ne sais même pas s'ils y croyaient eux-mêmes. Mais ils étaient vraiment dans ce délire-là. Leur idée, c'était de faire payer plus cher les gens qui venaient de l'extérieur de Calais, alors qu'en même temps ils dépensaient des centaines de milliers d'euros pour faire en sorte que les gens viennent à Calais. Bref, tout ça pour dire que c'était assez incohérent.

- VI -

Subventionner, pas rentabiliser

Jérémy Ollivier

La question que posent justement les tarifs est importante, mais n'est pas facile à cerner quand on est à l'extérieur de ce monde culturel. C'est quoi la tension qui existe entre finalement l'exigence artistique d'une autonomie pour vraiment proposer une politique culturelle à partir d'un lieu, et la pression politique des financements ? Comment on arrive à la fois à diriger un lieu culturel et à faire face aussi à la question des finances et à la question des pressions politiques ?

Francis Peduzzi

D'abord, je ne parle pas de "financement", mais de "subventionnement". La finance, c'est le mot des mécènes et *Le Channel* n'est pas une collectivité publique. *Le Channel* est l'expression d'une politique publique. Donc, c'est la responsabilité politique des collectivités territoriales, de l'État, de considérer que, dans cette ville, il faut un équipement qui soit une scène nationale, et de le faire vivre.

Ensuite, c'est vraiment prendre les gens pour des idiots que de dire que, parce qu'on va doubler le prix des places, on va résoudre les questions budgétaires. D'abord parce que vous n'aurez pas forcément le même nombre de gens et tout simplement, si vous divisez par deux le nombre de gens, vous avez exactement la même somme à la fin.

Dans un budget, les recettes de billetterie, c'est vraiment epsilon... ça ne compte pas. Attaquer là-dessus, c'était attaquer sur le fond. C'était une attaque qui était extrêmement perverse... Imaginez que j'aurais dû y souscrire. J'ai résisté, et tant que j'étais là, ils n'ont pas réussi.

J'aurais dû être comptable des résultats - y compris en termes de fréquentation - d'une politique qui n'était pas la mienne ! Encore une fois, la politique tarifaire était absolument constitutive de l'ensemble.

Je reviens sur cette histoire du "populaire". Au *Channel*, j'avais une pratique qui a eu un effet buvard sur les gens qui, au fil du temps, ont pris en charge différentes parties de la programmation. Au début, je faisais tout et après, quand *Le Channel* s'est développé, je ne pouvais plus. Donc, il y a des gens qui ont pris en charge la programmation jeune public, des gens qui ont pris en charge la programmation musique, etc. Et notre manière de faire, c'était de voir les spectacles. On n'a jamais fait une programmation sur catalogue. Ça, pour moi, c'est une histoire de respect vis-à-vis des gens qui viennent, des gens qui payent. Je pense qu'il y a une manière de parler des spectacles qu'on a vu, dans l'inconscient, qui est beaucoup plus persuasive que pour les spectacles qu'on n'a pas vus. Et il m'est arrivé de voir des spectacles, de les programmer en sachant que les gens n'allaient pas forcément s'y retrouver. Mais ça, ça me permettait de le dire.

Je me souviens, un jour, j'allais voir un spectacle à la *Rose des vents*. On était très peu dans la salle. C'était un spectacle qui s'appelle *Révolution*, d'un chorégraphe qui s'appelle Dubois et le spectacle commence plein feux. Les gens sont éclairés et il y a des filles qui tournent autour de piquets, sur trois mesures du Boléro de Ravel. Les gens regardent, tout le monde est un peu interloqué. Au bout d'un quart d'heure, je commence à me poser la question de me tirer car il n'y a rien, mais rien, rien, qui se passe quoi. A un moment, je tourne la tête, je vois une femme qui avait sorti un livre de son sac et qui était en train de lire et qui restait-là... ça avance, ça avance. Puis subrepticement, la lumière commence à baisser, il commence à y avoir un peu des accidents sur la scène, des petits décalage entre les danseuses qui étaient parfaitement dans le même mouvement au début. Il y a un côté *On achève bien les chevaux*. Et puis la dernière demi-heure, c'est juste formidable. C'est-à-dire que vous êtes dans un état de transe. Mais pour arriver à cet état de transe, il faut passer par ces étapes. Et donc, j'avais prévenu les gens. J'avais dit : "*je vous préviens, pendant une heure, vous allez vous emmerder*" - enfin non je ne l'ai pas écrit comme ça, mais c'était ça que ça voulait dire (rires) - *mais cette demi-heure, la dernière demi-heure, vous allez vivre un truc que vous avez rarement vécu en spectacle*". Et c'est exactement ce qui s'est passé. Et, alors qu'à la *Rose des vents*, les trois quarts de la salle s'étaient barrés, nous, je crois qu'il y avait quatre personnes seulement qui sont parties.

Donc je crois qu'il faut cette honnêteté-là. C'est ça aussi, je pense, qui a caractérisé la relation du *Channel* avec le public, c'est l'authenticité. On n'a jamais menti. On a toujours dit les choses telles qu'elles étaient. On évitait dans nos écrits le festival du superlatif. Oui, voilà, il y a eu une forme d'honnêteté intellectuelle. Et puis moi, j'ai toujours pris soin de la qualité graphique des choses. D'ailleurs, c'est marrant, parce que la première chose qui a été demandée après mon départ, c'est que *Sillage* s'arrête... C'était notre journal mensuel. Et pourquoi ? Parce qu'ils le regardaient comme un lieu d'impertinence. Et puis c'était le symbole de ma présence. Et *Sillage* c'était le seul journal des scènes nationales que les gens lisaient, que les gens attendaient. Parce que je pense qu'on avait trouvé une formule. Il y avait les brèves... Et puis on n'éditait pas *Sillage* pour que les gens viennent aux spectacles. Je veux dire, les spectacles étaient complets. Premier jour de billetterie, ils étaient complets. A la fois, c'était un rappel, mais *Sillage* était aussi un acte artistique, d'une certaine manière. Puis on travaillait à l'époque avec

un graphiste formidable avec qui j'ai travaillé pendant 32 ou 33 ans, qui est arrivé très vite après mon arrivée, qui s'appelle Patrice Junius. Pour plaisanter, je l'appelle le plus grand graphiste d'Europe, mais je ne suis pas loin de le penser. C'est vraiment une très haute pointure, quoi. Très modeste...

- VII -

Asphyxier un lieu

Jérémy Ollivier

J'ai une double question. La première est sans doute un peu difficile parce que là, on a parlé de *Sillage*, donc finalement de trace mémorielle, d'émotions qui nous restent finalement après un spectacle, mais aussi quand on pense à un lieu. Vous avez travaillé 30 ans dans ce lieu-là, à le penser, à l'imaginer, à le faire vivre aussi avec d'autres, avec une équipe. Qu'est ce que ça fait de partir d'un lieu comme ça ?

Et le deuxième point pour ne pas rester que dans cette question de mémoire, c'est la question de la transmission ? On a parlé de l'esprit d'un lieu. S'il y a l'esprit d'un lieu, c'est que l'esprit dure au-delà des personnes. Qu'est-ce qu'on peut espérer encore de ce lieu-là ? Et donc qu'est-ce que vous voulez transmettre à partir de ce lieu ?

Francis Peduzzi

Qu'est ce que ça fait de partir... Voilà, je savais que c'était inéluctable pour deux raisons. D'abord, à un moment, j'ai mon âge. Mais j'en avais encore sous la semelle et j'aurais pu durer.

Puis, surtout, dès qu'elle est arrivée, Natacha Bouchart m'a annoncé que j'étais de trop dans cette ville. Donc, on peut regarder les choses en se disant que "*oui, finalement, elle a réussi*", mais elle a quand même mis... Elle est arrivée en 2008. Moi, je suis parti en 2024. Donc c'est 33 ans pour moi au total. Mais 2008-2024, elle a mis 16 ans quand même à réussir alors que c'était son projet premier. Elle ne pouvait pas me blairer pour des raisons qui lui appartiennent. Moi je m'en fous, je n'ai pas de problèmes d'égo avec elle, contrairement à ce que j'ai pu voir écrire de temps à autre. Je savais dès le début que ça allait se terminer comme ça. Je savais qu'à un moment donné, elle allait avoir les ressorts et trouver des opportunités pour que ça se termine avec une forme de violence. En même temps, j'étais tellement préparé que je ne l'ai pas forcément vécu comme ça. Mais quand même... ce qui s'est passé, c'est quoi ?

En 2020, elle signe une convention. Deux semaines après, elle balance cette convention et ne la respecte pas. Elle nous enlève 200 ou 300 000 euros par rapport à cette subvention. Sur les cinq ans que dure cette subvention, jamais elle ne respecte la signature qu'elle a posée. Elle a cette opportunité-là parce qu'il y a le Covid - une situation un peu spéciale. Elle pose l'acte comme ça, d'une manière, je pense, un peu provocatrice. Et je vois qu'au niveau de l'État c'est très mou, c'est très très mou, on ne lui dit rien... Donc elle continue. Mais on continue, nous, à se battre, on continue à exister. Moi, j'ai vécu longtemps avec une illusion et je me souviens pendant tout un temps, en CA, j'étais très fier d'annoncer des chiffres. On a toujours été sur une courbe $ax+b$, nous. On est toujours monté en fréquentation, tout le temps, tout le temps. Jamais on est descendu. Quand le Syndeac, qui est le syndicat des entreprises culturelles, me demande les chiffres de reprise après le Covid, j'envoie les chiffres, et comme je connais la personne, je lui dis : "*bah ça va ? Comment on se situe ?*" Nous, on avait retrouvé 98,5% du public. Les lieux les plus hauts, ils avaient retrouvé 70%. Il y en avait plein qui traînaient à 30%. Et mon illusion, c'était de penser que d'énoncer ça au Conseil d'administration allait faire en sorte qu'il y ait une prise de conscience. Mais en fait, plus on avait des résultats positifs, plus ça les foutait dans une rage totale, et plus ils cherchaient des moyens de nous détruire. Elle a d'ailleurs été très, très maligne. Elle a balbutié pendant, on va dire sept-huit ans, peut-être un peu plus, en attaquant avec tout et n'importe quoi. Un jour, elle a déclaré au Conseil municipal que les élus et techniciens de la Ville de Calais en avaient marre de se faire insulter par le directeur du Channel.

[“nous ne sommes pas là non plus pour nous faire insulter, tous les jours au matin, et surtout insulter les services ou les élus qui sont dans le Conseil d'administration” Natacha Bouchart PV du conseil municipal du 5 avril 2018. Source Ville de Calais]

Mais d'où ça vient ? D'ailleurs, trois semaines après, elle dément et un mois après elle dément en petit comité, évidemment. Le mal est fait. Il y a 10 000 personnes qui ont vu la une de *Nord Littoral* où c'est marqué ça.

[“Le maire fait feu sur Le Channel. Natacha Bouchart fustige le directeur du Channel en plein conseil municipal”. Nord Littoral, édition du 6 avril 2018].

Donc elle a installé une image et en CA, elle dit "*Oui, oui Monsieur Peduzzi, vous n'avez jamais insulté personne*". Voilà, c'est comme ça. Donc, ils ont balbutié, ils ont attaqué à tort et à

travers. Et puis, à un moment donné, elle a compris et elle a trouvé l'opportunité. D'ailleurs, c'est nous qui lui avons offerte. J'avais écrit un projet en 2015 où je parlais d'installations urbaines avec des artistes et, en particulier, avec François Delarozière. Et ce truc-là n'a pas échappé, non pas à elle, parce qu'elle lit pas le projet - ce que je comprends parfaitement, elle est maire d'une ville -, par contre, l'adjoint à l'attractivité, Pascal Pestre, lui, il l'avait lu. Et un jour il vient me voir: "*Je trouve ça vraiment intéressant. Est-ce que vous pouvez me donner les coordonnées de Delarozière ?*" Et bon, il s'est passé ce qu'il s'est passé. Et, cerise sur le gâteau, on fait *Long Ma* [en juin 2016] un autre dragon, le premier. Elle, elle reste à l'écart. Et, je crois que c'est Hénin et Capet qui disent en Conseil municipal que ce serait bien de s'associer. Parce qu'au départ, c'était que *Le Channel*. Ils s'y associent, et tout d'un coup, il y a quelque chose qui se met en route avec Delarozière, elle récupère ça. Donc, qu'est-ce qu'elle a fait ? Pendant, on va dire huit-neuf ans, elle tape tous azimuts, un peu de manière désordonnée, sans fond tout ça. Et à un moment donné, elle comprend que finalement, pour avoir *Le Channel*, il faut l'étouffer. Et donc, elle installe un discours où La Ville a sa propre politique culturelle. Elle renforce Gérard-Philippe, elle renforce le théâtre, elle installe Hervé Koubi - les artistes organiques. Elle met La Ville dans une situation financière pour les 30 ans qui viennent, je pense, un peu délicate, avec le projet de Delarozière - qui n'était pas du tout le nôtre... Elle donne le sentiment - juste, d'ailleurs - qu'il y a une politique culturelle. Et, dernière cerise sur le gâteau, elle nous coupe les moyens financiers. Pas d'entretien du bâtiment. Les bâtiments partent en déshérence... Si rien n'est fait, on va commencer à fermer les lieux un à un.

Donc elle a été très, très forte sur la manière dont elle a construit mon départ. Mais c'est pas mon départ. Moi, je suis qu'une pièce du puzzle. Tout ça, c'est même pas lié à moi. C'est vraiment la volonté de tout régenter dans cette ville. C'est pas la seule hein, mais elle a une conception un peu... "*C'est le roi ou la reine de la ville*". "*Rien de ce qui se passe dans ma ville, pas un mètre carré, ne doit échapper à mon regard et à mon avis*". Je sais ça, Delarozière me l'avait dit, qu'elle était scandalisée que je ne lui fasse pas relire *Sillage* avant de l'éditer. C'est pour dire ce qu'il y a dans la tête de ces gens.

C'était inéluctable, elle a très bien joué, chapeau... Elle a mis 16 ans, mais elle a su trouver la clef. Mon départ était en quelque sorte dans l'ordre politique des choses. Et puis je ne peux pas lui reprocher de ne pas me l'avoir annoncé. Elle me l'a annoncé.

- VIII -

Transmettre malgré tout

Jérémy Ollivier

Et donc, malgré la violence de ce qui s'est passé, qu'est-ce que vous voulez finalement transmettre à partir de cette aventure ?

Francis Peduzzi

D'abord, nous, on avait un travail extrêmement collectif, et il est clair que sur les dernières années, j'ai délégué des choses en sachant que j'allais partir, de manière à ce que des gens à l'intérieur de l'équipe aient plus de responsabilités, se confrontent aussi aux questions. Quand on programme pas, on peut avoir un avis sur la programmation de l'autre. Mais quand on programme, on est confronté à des questions, on touche du doigt des réalités qu'on ne peut pas toucher si on ne le fait pas.

Et donc, oui, je m'étais attaché... J'avais nommé une directrice adjointe, il y avait quelqu'un à qui j'avais délégué la musique. Le jeune public, c'était déjà fait, mais les pouvoirs ont été renforcés. J'avais donc cette question de la transmission absolument à cœur. J'ai jamais été "*Après moi, le déluge*", faire table rase. Je trouvais qu'il était important que l'équipe soit en mesure de fonder sa propre pensée. Qu'il y ait des gens qui soient capables dans cette équipe de prendre la suite.

Les choses ont extrêmement bougé parce que je me souviens qu'en 2013, il y a un inspecteur du ministère de la Culture qui est venu me voir et qui m'a dit : "*Bon Francis, le temps n'est pas venu, mais le jour où tu pars, il est clair qu'à Calais, on ne peut pas fonctionner comme dans les*

autres scènes nationales". Et il y a une autre personne qui est venue me voir et qui s'appelle Hortense Archambault, qui est directrice de MC93 et qui est venue en 2019 voir une *Fabbrika* qu'on avait fait avec Julien Gosselin, et qui après le spectacle, me dit "*Mais Francis, à Calais, il faut que ce soit toi qui nomme la personne qui te succède. Ça ne peut être que comme ça*". Bon, évidemment, ça ne s'est pas fait comme ça parce que c'était d'une certaine manière aussi tuer l'esprit du lieu, parce que ce lieu avait quand même une autonomie. Moi, je sais que je n'ai jamais cédé aux pressions - et j'en ai eu. Par exemple, je peux citer, c'est ce qui me vient à l'esprit, on avait été approchés par des boulangers qui faisaient du pain pour les migrants. Donc en gros, c'était léguer deux mètres carrés de macadam pour installer un four et ça, c'était pas possible. C'était un crime de je ne sais pas quoi... d'humanité, probablement. Moi, je leur avais dit *oui*, et la seule demande que je leur avais faite, c'était de faire exister aussi leur présence pour le public du *Channel*, ce qui s'est toujours fait. C'est-à-dire que le samedi soir et le vendredi soir de spectacle, ils vendaient leur pain et les gens étaient très contents d'avoir du très bon pain bio à acheter.

La transmission, pour moi, était essentielle, mais tout ça a été "blackboulé" dans un jeu de dupes parce que c'était la chose dont ils ne voulaient pas.

- IX -

“Ce lieu, c’est le résultat d’un combat”

Jérémy Ollivier

J'aurais deux dernières questions pour finir cet entretien. La première serait : est-ce qu'il y aurait une image ou un souvenir qui pourrait vraiment capter cet esprit du lieu ? Quelque chose qu'on pourrait aussi transmettre aux autres personnes pour dire ce que c'est *Le Channel*, ou ce que ça a été ? Et ce que pourrait encore être *Le Channel*.

Et dernière question qui est assez classique... Est-ce que vous auriez un mot de la fin pour résumer un peu ce qu'on s'est dit ?

Francis Peduzzi

Pour ces deux questions, je n'ai pas de réponse spontanée. Pour l'image, ça m'embête parce que je l'ai déjà dit. Mais c'est vraiment ce moment, en 2015 : je me revois dans la situation où je sors du bar. C'est un samedi après un spectacle, je traverse la cour qui est éclairée. Et voilà ça me vient, ça surgit en moi et je dis "*Ce lieu il est quand même incroyable*"...

Après, il y en a d'autres... Pour moi, la plus belle chose qu'on ait faite au *Channel*, c'est *Feux d'hiver*. Je trouve que d'avoir arrêté, d'avoir dû arrêter *Feux d'hiver*... et tout le monde m'en parle ! Je suis rentré il y a trois jours, j'ai rencontré plein plein de gens, et trois, quatre fois, on m'a dit : "*Aah Feux d'hiver, formidable !*" Et donc cette image du 31 décembre à minuit avec les gens, avec ces petits trucs un peu ridicules quand on les décrit. Mais c'est un moment d'une émotion incroyable. Ça, vraiment, ça me reste.

Je pourrais citer plein d'autres choses. Probablement, quand vous allez partir, je me dirais : "*Raaah mais pourquoi t'as pas parlé de ça !*" Parce que, d'une certaine manière, *Feux d'hiver*,

plein de gens l'ont vécu. Mais il y a aussi des moments beaucoup plus intimes que j'ai vécus dans cet endroit, qui m'ont marqué. Il faudrait qu'il surgisse là, immédiatement...

Ah si, j'en ai un ! J'en ai un, et du coup j'en ai plein.

On avait fait un truc et c'était aussi pour montrer la force du *Channel*. C'était pas que le jeu. J'avais un jour programmé un spectacle : je n'avais pas donné le titre, je n'avais pas donné le nom... Je l'ai programmé un soir et j'ai dit aux gens : "*Voilà, vous prenez un risque...*" J'ai juste dit que c'était de la musique. Et on programme, c'était quinze balles. Ceux qui auront pris des places auront la surprise. On avait appelé ça "la surprise de mai". Et cette surprise de mai, c'était Jacques Higelin. C'était plein immédiatement. C'est vrai, les gens ont fait confiance et je vais chercher Jacques Higelin, à la gare, à Fréthun, et on arrive. On débouche après l'autoroute, on longe le canal et on voit le belvédère, on voit le chapiteau, on voit le lieu... Et moi je lui dis rien, je lui dis voilà, c'est ça, le lieu, tout ça... On arrive, je rentre dans la cour. On se gare, près du *Passager*, on sort de la voiture et il me dit: "*Ah, on sent ce lieu, c'est le résultat d'un combat*". Et je ne lui avais rien dit ! j'ai trouvé ça incroyable... Quelles antennes il avait déployées pour comprendre ça... C'était extrêmement juste. C'était vraiment le lieu d'un combat.

Jérémy Ollivier

C'est terminé pour nous, est-ce que tu veux ajouter quelque chose par rapport à tout ce qu'on a dit ou quelque chose qu'on a oublié ?

Francis Peduzzi

Ouais. Il y a un truc que je n'ai pas dit : Ce n'est pas facile pour moi, j'avoue, j'ai du mal à m'y mettre, mais en tout cas, j'ai quand même bien l'intention de raconter tout ça et d'écrire un livre, c'est-à-dire que c'est à la fois parce que je m'en fais un devoir. D'abord, je l'ai promis et j'aime bien tenir les promesses. Mais aussi vis à vis des équipes qui ont travaillé avec moi et des gens qui ont travaillé avec moi, j'ai l'impression de leur devoir. Et puis la troisième chose, c'est que j'ai pas envie que l'histoire du *Channel* soit écrite par d'autres, comme elle est en train d'être écrite, quoi. Dire que non, ce n'est pas Natacha Bouchart qui a fait venir *Royal de Luxe* dans la ville. Parce que, quand même, au moment du dragon, il y a un truc... Je l'avais dit aux journalistes d'ailleurs, ils ont un peu baissé la tête, à regarder leurs godasses. Mais *Nord Littoral* fait deux pages sur l'histoire de François Delarozière à Calais, sans jamais citer *Le Channel*... Ce qui est quand même assez extraordinaire. Ça relève de la prouesse. Donc j'ai pas envie que ce soit d'autres qui écrivent cette histoire. Je veux en témoigner à l'endroit où j'étais, avec tout le côté partiel et partial. Mais j'ai envie de témoigner de ça et de raconter ce qu'on a vécu, pourquoi on l'a fait, plein des petites anecdotes comme celle d'Higelin que je viens de vous dire. J'en ai d'autres avec Hubert-Félix Thiéfaine, mais je les raconterai dans le livre, faudra acheter le livre (*sourire*).